



HAL
open science

L'Odeur du baiser

Serge Chaumier

► **To cite this version:**

Serge Chaumier. L'Odeur du baiser. A Fleur de peau. Corps, odeurs et parfums, ouvrage collectif dirigé par Pascal Lardellier, Belin, pp.77-95, 2003. hal-00479800

HAL Id: hal-00479800

<https://hal.science/hal-00479800>

Submitted on 2 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Situation paradoxale que celle des odeurs et des parfums... L'odorat a longtemps été laissé en jachère en Occident en raison d'un double anathème religieux et philosophique, qui remonte au « mouvement de civilisation » entrepris par la Renaissance et l'âge classique. Aujourd'hui encore, on veut échapper aux odeurs naturelles, mais presque tout est « répar-fumé » de manière synthétique : les corps, les espaces sociaux privés et publics. Nous vivons dans une société de contrôle total des odeurs, auxquelles il importe de substituer des fragrances plus conformes aux cadres culturels et moraux dans lesquels nous voulons nous sentir *bien*.

Cet ouvrage, à l'intersection de la communication et de l'anthropologie, entend étudier odeurs et parfums non comme des objets singuliers et marginaux, mais au contraire centraux dans les processus d'échanges. Toutes les expériences olfactives ont été ainsi prises en compte : la mère, l'amour, la mort, l'étranger, le travail... Autant de rapports au sein desquels les odeurs jouent un rôle crucial et transmettent *quelque chose* qui dépasse les individus, situé à la fois en eux et entre eux, mais surtout au-delà de chacun. Des années après, que nous reste-t-il souvent de l'enfance, des amours perdues, des petits bonheurs quotidiens et des voyages lointains, sinon des odeurs ?

Sous la direction de PASCAL LARDELLIER, professeur à l'université de Bourgogne, ont participé à cet ouvrage : Patrick Baudry, Jean-Jacques Boutaud, Joël Candau, Serge Chaumier, Didier Courbet, Marie-Pierre Fourquet, David Le Breton, Annick Le Guérec, Danielle Malmberg, Paul Rasse, Benoist Schaal.

À fleur de peau

Corps, odeurs et parfums



sous la direction de

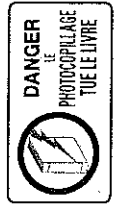
PASCAL

LARDELLIER

PASCAL LARDELLIER
sous la direction de

À fleur de peau

Consultez notre site
www.editions-belin.com



code 003246

BELIN

BELIN

L'odeur du baiser

SERGE CHAUMIER¹⁶

«Et de même que des gens louent cent francs par jour une chambre à l'hôtel de Balbec pour respirer l'air de la mer, je trouvais tout naturel de dépenser plus que cela pour elle, puisque j'avais son souffle près de ma joue, dans ma bouche que j'entr'ouvrais sur la sienne, où contre ma langue passait sa vie.»

MARCEL PROUST, *À la Recherche du Temps perdu, La Prisonnière.*

Les Grecs attribuaient l'origine des parfums et des fleurs à Aphrodite, déesse de l'amour. Pâris assiste ainsi à la toilette de la déesse s'enduisant de célestes senteurs, et divulgue le secret des précieuses formules à Hélène, qui en fait bénéficier l'humanité (Détienne, 1972). Les civilisations orientales conféraient du reste une puissance spirituelle aux odeurs et en font encore grand cas dans les rituels amoureux.

Nous nous efforcerons de montrer ici que, sous des objets futiles en apparence, se cachent des dimensions souterraines, et se

décèlent des perspectives qui peuvent être l'occasion de poser des problématiques fondamentales. En discutant de la correspondance entre les sens et des liens entre l'odeur et l'affectif dans l'expression du rapport à l'altérité, puis des significations de la valorisation ou du rejet des odeurs, nous interrogerons plus fondamentalement la dialectique nature/culture et ses conséquences épistémologiques. Celles-ci sont toujours à ramener aux catégorisations culturelles dans le domaine des rapports de sexe. Au-delà, cette dialectique permet d'appréhender les mécanismes énigmatiques du désir. Fidèle à notre sujet, demeurons cependant évanescents, léger, afin d'éviter l'écoeurement provoqué par des démonstrations académiques trop pesantes. Par métaphore, les parfums (et les baisers?) les plus insistants ne sont pas nécessairement les plus délicats...

Ordre et désordre des sens

Emmanuel Lévinas (1983) met en avant le rôle fondamental du regard dans la rencontre intersubjective avec l'altérité. Au-delà, interviennent les autres sens. L'odorat vient après le regard et l'ouïe, mais avant le goût et le toucher. Dans le cheminement qui conduit de moi à l'autre, c'est un intermédiaire. Passage entre deux instances, entre le public et l'intime, c'est la zone de franchissement d'une individualité à une autre, qui ne dure jamais très longtemps. L'odeur joue un rôle déterminant, provoquant soit le désir qui invite à aller de l'avant, soit le dégoût qui engage à se rétracter. D'où le caractère toujours extrême de l'odeur, érotique et sensuelle, ou au contraire repoussante. C'est donc un moment-clé, charnière dans le processus de rencontre. Si le regard signifie la reconnaissance de l'autre, son humanité, et l'ouïe le dialogue, l'entendement révélant l'être social, l'odeur est peut-être la signification la plus forte du type de rapport engagé avec autrui, avec la naissance ou non du désir de rapprochement, bref de la reconnaissance charnelle. L'odeur, c'est le corps avant le corps. Car, c'est de

corps dont il est question, avec l'inflexion de ce possible retour vers l'animalité qui travaillait Georges Bataille (1957). Le goût et le toucher de l'autre viennent concrétiser et clarifier cet entre-deux.

L'odeur correspond à une zone délimitée et sensible, qui signifie le degré d'intimité et le type de relation engagée. E.T. Hall (1978) a bien montré dans son anthropologie de l'espace comment les relations sociales se conforment à une proximité culturellement construite. Ainsi au-delà des odeurs plus ou moins fortes dégagées par les personnes, commencer à les sentir signifie le début de l'intimité. Lors du rapprochement intime, on perçoit l'enveloppe corporelle, son climat olfactif. Ceci déclenche un trouble qui est sans commune mesure avec les autres expériences érotiques : le rapprochement olfactif est tout en tension. C'est la marque première de l'expérience sensuelle et sexuelle. Il y a une progression vers les odeurs les plus fortes. La séduction se joue d'ailleurs de cette sensibilité trouble, en forçant les zones proxémiques par un parfum, qui abolit la distance, ou en jouant alternativement d'un jeu de frôlements et d'éloignements pour provoquer l'ambiguïté. Certaines occasions de rapprochement parfois fortuites avec l'autre déclenchent des rêveries, de délicieuses sensations de délectation, et font naître de douces pensées. L'odeur est peut-être responsable d'un certain nombre de relations qui ne seraient pas advenues par le seul regard. Le lien odeur/affectif est d'autant plus établi qu'il passe par des mécanismes non conscients, non mentaux : les vibrations odorantes s'imposent à nous sans que nous ayons à les penser. On remarquera aussi que ces zones diffèrent selon les cultures : sentir le corps de l'autre est possible dans les relations sociales en Méditerranée, mais est intolérable en pays anglo-saxons, car trop chargé de sensibilité. Savoir tenir ses distances – afin de ne pas « sentir l'autre » fait partie, pour les pays plus prudes, des codes de bonne conduite, au point parfois d'engendrer de grandes difficultés pour dépasser cette frontière et engager une relation intime.

L'odeur est un critère sélectif, un moteur du désir ou du dégoût. Elle joue un rôle le plus souvent impensé, mais peut tenir une

grande place dans les mécanismes de l'attraction envers un autre, tout en demeurant le plus souvent énigmatique. Qu'est-ce qui compose cet indéfinissable charme qui m'attire ou me laisse insensible? On pense aux phéromones et à tous les liens évidents entre odeur et sexualité chez les espèces végétales et animales (Bristow, 1980; Pelt, 1981). Des biologistes ont prouvé que la destruction des bulbes olfactifs chez certaines espèces pouvait conduire à une disparition du comportement sexuel (Vincent, 1986). Il semble incontestable que le désir entretient d'étroites relations avec les parfums. Mais tout cela est insuffisant à expliquer la différenciation humaine. À moins de supposer que ces substances naturelles, émises par le corps, soient en fait culturellement construites, en fonction de divers critères, propres à l'histoire de chaque personne. On perçoit un début d'enchevêtrement possible entre l'ordre de la nature, et celui de la culture. Mais on revient alors au point de départ: en fonction de quoi, et comment sont-elles élaborées? Et puis ces émissions diffèrent selon les moments, les personnes, les cycles. Comme chez d'autres espèces, une même odeur ne déclenche pas systématiquement le désir. Qui se trouve alors acteur de la modification, l'émetteur, le récepteur, ou les deux? Il n'y a pas de lien de causalité mécanique entre l'odeur et les réactions occasionnées. Il n'y a aucune stabilité. Comme l'amour justement, dont on dit qu'il est inconstant, changeant et léger.

L'odeur comme relance sociale

Au niveau le plus basique, on remarque que l'odeur de l'autre peut se révéler déterminante dans l'orientation des suites de la relation. « On n'aime pas sans l'improbable accord des odorats », écrit Michel Serres (1985). Au-delà de l'odeur du corps, vite perceptible, c'est l'odeur de l'haleine qui peut provoquer la répulsion. Jolan Chang note dans le *Tao de l'art d'aimer* que tous les sens, le toucher, l'odorat, le goût et même l'ouïe participent au baiser éro-

tique. Aussi faut-il veiller à son hygiène personnelle, car une mauvaise haleine peut être insupportable. D'ailleurs, si l'échange des salives ou le contact trop profond des langues dégoûtent, c'est que le couple est mal assorti, pas assez emporté l'un vis-à-vis de l'autre, que le désir est un désir forcé: « Si l'on n'éprouve pas un plaisir réciproque et sans mélange à savourer les fluides de l'autre, il devient impossible de pratiquer de façon satisfaisante le baiser érotique ». Bertrand Russel, dans son *Autobiographie*, raconte que sa mauvaise haleine faillit mettre fin à une relation avec une jeune femme séduisante: « Je souffrais sans le savoir de pyorrhée alvéolaire, ce qui rendait mon haleine détestable. Elle ne pouvait se résoudre à m'en parler et ce n'est que plus tard, quand j'eus découvert ce mal et me fis soigner, qu'elle me dit à quel point elle en avait été incommodée ». Le cas est extrême, mais l'odeur de l'haleine et de la bouche, d'ailleurs difficilement séparables, exprime l'intérieur du corps: les sucs gastriques et l'air expiré comme l'odeur provenant de la bouche elle-même. Exhalaison variable en fonction des habitudes alimentaires et buccales: la mastication du bétel, largement répandue dans les sociétés traditionnelles, ou encore l'haleine des fumeurs ou des buveurs ont tendance à apla- nir les nuances. En Égypte ancienne, le baiser était si raffiné que pour lui donner plus de volupté, on suçait des bonbons, pour se parfumer la bouche au miel et aux épices. C'est à ce niveau qu'intervient la possible distorsion et transformation d'odeurs dites naturelles. Aux émanations des glandes sébacées et sudoripares, aux sécrétions diverses et aux exhalaisons orificielles des appareils digestifs et respiratoires, s'ajoute bien sûr l'odeur artificielle pour définir une aura olfactive de la personne. Le parfum peut être utilisé comme moyen d'occulter les odeurs naturelles ou de relever l'attrait érotique, aphrodisiaque.

Le passage du parfum à l'odeur, du souffle au baiser tient d'un glissement progressif et discret. Ainsi nombre d'exemples peuvent être donnés qui associent l'odeur, l'haleine, le souffle, le nez et la

bouche. Edgar Morin le remarque et fait le lien avec l'âme que le souffle exprime : « Le baiser sur la bouche n'est pas seulement le substitut cinématographique de l'union des corps prohibée par les censeurs, c'est aussi la rencontre d'Éros et de Psyché : le souffle, dans les mythologies archaïques, est le siège de l'âme ; d'autre part, c'est dans la bouche que se fixe la sensualité première, liée à l'absorption et à l'assimilation ; le baiser sur la bouche est un acte de double consommation anthropophagique, d'absorption de la substance charnelle et d'échanges d'âmes ; il est communion et communication de la psyché dans l'éros... » (Morin, 1962). Car le baiser est échange de salive, mais surtout des souffles. Or, le souffle est chargé de symbolique forte : rappelons que c'est le souffle de Dieu qui anime le premier homme dans la création, porteur du Verbe. Le baiser acquiert un pouvoir par le souffle¹⁷. C'est par le baiser que Pygmalion donne vie à une statue, alors que le dieu Pan suit la logique inverse en faisant une flûte de la nymphe Syrinx qu'il peut ainsi baiser à loisir. Car le baiser est chargé de toutes les ambiguïtés, comme l'incarne le baiser de la jeune fille à la mort (Kaiser, 1999). Par le baiser, on donne la mort (le baiser de la mafia, la vie (le baiser du Prince à Blanche-Neige ; chez les Inuits, on embrasse un enfant pour le guérir), ou pour trahir, avec celui de Judas. On communique sa compassion avec le baiser au lépreux chez Claudel, ou son amour romantique au tuberculeux chez Octave Mirbeau. Les amants s'embrassent, acte suprême, sublime apothéose, pour se rejoindre dans la mort (Tristan et Yseut, Roméo et Juliette). On baise la Bible pour être consacré, ou l'évêque pour être ordonné prêtre dans le rituel catholique. Rappelons que le baiser sur la bouche a fait pendant longtemps partie des rites de la messe avec la cérémonie du baiser de paix. C'est le pape Innocent III qui proscrira la coutume et la réservera aux seuls membres du clergé lors de l'Ordination. La tradition russe, quant à elle, a conservé le baiser entre politiques, tombé en désuétude depuis quelques siècles en Europe du fait des craintes de contamination de la peste par la salive. En le réservant aux seuls amants s'accroît la distance phy-

sique envers l'autre. Si les baisers du cinéma sont souvent de faux baisers en trompe-l'œil, le baiser recèle des significations multiples et ses usages tendent à se restreindre dans l'histoire. C'est qu'il engage l'individu peut-être davantage que le coït, comme le laissent penser les prostituées¹⁸. Il est plus significatif de l'engagement moral parce qu'il suppose une personnalisation et un don de soi plus conséquents. Il est significatif aussi que les premières amours soient davantage portées vers le baiser, synonyme de l'affectif, que vers le sexe. En fait, ce qui est commun à toutes ces formes, c'est l'idée de transmission, qui passe par quelque chose d'immatériel.

Prouvant que l'amour n'est pas une invention récente, Achille Tatus fait dialoguer deux partisans, l'un des baisers donnés par une fille, l'autre par un garçon¹⁹ : « Il naît du plus beau des organes du corps, car la bouche est l'instrument de la voix, et la voix est le reflet de l'âme. Les bouches qui s'unissent, en se confondant et en exhalant vers le cœur un flux de plaisir, attirent l'âme, vers le haut, pour le baiser » (Tatus, 1991). « Les lèvres d'une femme sont l'exquise porte qui ouvre sur son âme », affirme un proverbe chinois. « Par le nez, nous respirons, par le nez, nous percevons le souffle de l'être aimé ; nous avons le sentiment que nos âmes se mêlent », clame un poème javanais. En revanche, la plupart des tribus africaines évitent les contacts buccaux par superstition. L'haleine et le souffle sont assimilés à l'âme et l'on pourrait avaler par mégarde celle de son partenaire ! D'autres signes d'affection sont donc utilisés comme de souffler dans les oreilles en claquant fortement la langue. Rappelons qu'en 578, sans doute pour éviter des contaminations, le tribunal d'Auxerre interdit d'embrasser la bouche d'un mort pour recueillir son âme, ce qui atteste d'une pratique et d'une croyance. Si le souffle ou la salive sont chargés d'une symbolique liée à l'haleine, plus directement les baisers de nez sont des baisers d'odeurs. En Polynésie, chez les Maoris, les Tongas, en Nouvelle-Zélande, à Samoa, Bornéo, on pratique le baiser esquimau : les nez sont frottés l'un contre l'autre (Mauss, 1950). L'odeur de l'être aimé éveille la flambée du désir. La bouche, chez les Inuits, est d'ailleurs

réservée à d'autres tâches : assouplir les peaux, nettoyer les lampes à huile, si ce n'est décroter les semelles... « La technique amoureuse des Balinais est naturelle et simple ; le baiser tel que nous l'entendons, un acte suffisant en lui-même, est inconnu : la carresse remplaçant notre baiser consiste à se mettre face à face, très proche l'un de l'autre, afin de sentir l'odeur et la chaleur de la peau de l'autre, avec de légers mouvements de la tête... d'une manière appelée injustement par les Européens "se frotter le nez". » (Covarrubias, cité par Mourier et Tournier, 1984). Quant à Van de Velde (1928), il note que les Asiatiques n'embrassent pas : « Au lieu du contact réciproque de la bouche, il s'agit d'un contact nasal accompagné d'une discrète aspiration ». En réalité, les Asiatiques embrassent seulement en privé, car il s'agit d'un acte fort intime. Pour les Japonais, le baiser est avant tout contact des langues : elles se touchent délicatement, s'explorent. La technique leur semble l'expression du raffinement, et la façon occidentale paraît grossière, barbare, cannibale ! Nous nous dévorons quand ils se goûtent, se sentent et se délectent ! Il y a donc baiser et baiser²⁰.

Le parfum : valeur spirituelle

« Qu'il me donne un baiser de sa bouche ; car vos mamelles sont meilleures que le vin. Et elles ont l'odeur des parfums les plus précieux. Votre nom est comme une huile qu'on a répandue : c'est pourquoi les jeunes filles vous aiment. Entraînez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums. » Ainsi commence, on l'aura reconnu, le *Cantique des cantiques*, mêlant d'emblée le baiser, l'odeur, le parfum et l'ivresse pour exalter un climat de sensualité et de spiritualité non contradictoire. Vision mystique de l'amour divin, opposée aux plus traditionnels dualismes religieux, dont il est possible de proposer des équivalences pour l'amour terrestre. Le parfum joue un rôle séducteur et enivrant dans les élangs, qu'ils fussent divins ou plus humains. Ainsi les encens, les myrthes et

autres onguents, sont autant de façons d'apprivoiser et d'approcher le sensible et l'invisible pour embrasser le divin. La métaphore pourrait être étendue : elle indique que l'odeur participe à instaurer un climat, une ambiance, à délimiter un espace particulier. Ici, celui du sacré. Comme la musique, l'odeur est médiatrice entre des instances, entre le visible et l'invisible en l'occurrence. Sorte d'anges ou de démons, ils sont des véhicules, des suppôts, selon les appellations.

Le parfum artificiel, ou l'odeur émanant de fumées parfumées, vise à accroître le rituel amoureux : le parfum vient consacrer la toilette. Rapportée souvent en dernier lieu, la touche de parfum tend à faire succomber au charme. Les publicités des parfumeurs y font constamment référence (Remaury, 2000). Chez les Hébreux, on dit que les vierges se frottaient pendant six jours avec de l'huile de myrrhe et durant six autres d'aromates avant de se présenter devant le roi Assyrus. Le recours courant au musc consacre le lien entre parfum et érotisme. Le livre d'Esther rapporte que le roi David enduisait ses effets d'aloès et de casse pour séduire les filles des autres souverains. Il se servait des bois odorants de santal et de cèdre. On sait la légende attachée aux goûts raffinés de Cléopâtre pour les parfums. Et lorsqu'en Grèce Ménélas recevait Télémaque ou Pisistrate, il les envoyait au bain où de jeunes beautés les inondaient d'essences ! On pourrait multiplier les exemples jusque dans le lointain Japon, où Alain Walter (1994) note l'importance des parfums dans les rituels amoureux des courtisanes, mais aussi comme signe distinctif entre un amour animal et un amour attentionné. « Écriture, parfum, vêtement... sont autant de médiums », écrit l'auteur. L'odeur est un message non verbal alors que le parfum est une communication maîtrisée, se fixant des objectifs. Les Murias de l'Inde se montrent également sensibles aux odeurs, l'odorat est considéré comme un stimulant puissant de la sexualité. Délicieuse est l'odeur de la respiration, de l'huile, de la terre mouillée, d'un soupçon d'urine, le tout mêlé à cette odeur amère et douce de la fumée d'un feu de bois, que l'on regarde comme l'arôme particulier

du ghotul, rapporte Verrier Elwin. «L'odeur de la fumée du bois dans les cheveux d'une fille, qu'elle est excitante!», s'exclame un jeune (Elwin, 1959). Toutes les sociétés recourent ainsi à des parfums pour exprimer des dimensions sensibles, parfois à l'occasion d'autres fonctions. Ainsi, les Masai ou les Bega en Afrique mettent de la graisse parfumée pour maintenir la chevelure, mais aussi dégager un parfum jugé attirant. Communication infralinguistique, involontaire ou maîtrisée, construite, occultée ou orientée, les odeurs sont codées culturellement. Les Juifs, qui font grand cas des parfums, plaçaient parfois du parfum de myrte, symbole de l'affection et du devoir, dans une cavité de l'anneau lors du mariage. Car au-delà de la séduction, l'odeur, notamment par les fleurs, accompagne le rituel amoureux, du bouquet à la couronne de mariée, aux fleurs de la Saint-Valentin. Enfin le fait de recouvrir les morts de fleurs signifie notre dernier attachement et passe encore par une médiation olfactive.

Nous percevons l'autre d'abord par un langage non verbal qu'exprime son corps, dont l'odeur est l'un des critères importants. Le désir est activé ou détourné selon l'odeur. Échappant au mental, l'odorat est difficile à contraindre. On ne peut guère se forcer à sentir bon, dans les deux sens du terme. Si on peut faire évoluer la situation en se parfumant, donc en détournant les senteurs naturelles en arômes délicatement construits, on ne peut guère se forcer à ressentir l'autre positivement. Or, il est difficile de passer outre l'odeur. Au-delà du désir mental, le barrage de l'odeur peut décourager l'acte: le feu vert olfactif est rigoureusement nécessaire pour l'incarnation du désir. «L'odeur du corps et de l'haleine est une condition *sine qua non* pour la poursuite d'une relation», écrit Francesco Alberoni (1987). On ne peut pas forcer l'odorat contrairement au mental. Au plus fort du transport amoureux, les amants aiment se sentir, se goûter: «j'aime ton odeur naturelle du corps, j'aime te respirer, dans tes odeurs les plus moites et les plus fétilles, intimes, tes sécrétions». On ne sent pas de mauvaises odeurs chez l'autre quand on est amoureux ou dans un état d'excitation, au

contraire on les perçoit positivement. Car, comme le montre justement F. Alberoni, on perçoit la réalité en fonction de son état intérieur, ce qui ne veut pas dire que cette perception soit plus erronée qu'une autre. La conséquence en est une sorte d'instincto-attirance en fonction de l'odeur de l'autre. La question qui se pose est l'accompagnement de la dégradation inéluctable du désir, par nature précaire et instable. «Quand je ne te sens plus», c'est que le désir s'évanouit. «Quand tu n'es plus en odeur de sainteté», c'est que tu commences à sentir mauvais. Pire encore quand ton odeur me dérange et que «je peux plus te piffer», la relation est déliquescence. Au-delà de la rencontre, l'odeur se trouve alors un révélateur profond de l'état du désir. Le parfum intervient-il alors comme un substitut? Une sorte de mécanique pour réactiver le désir moribond? Le parfum est-il l'allié du couple contre le tiers? Une sorte de leurre pour occulter les miasmes déplaissants ou reconduire artificiellement l'envie? Les vertus aphrodisiaques sont nécessaires pour réactiver le désir moribond. On retrouve la thématique de l'évanescence, mais du désir avec son caractère instable, changeant. Ainsi, la tension que nos cultures de l'amour s'efforcent de maintenir entre le désir d'amour qui ne peut être que passager, inconstant, et le désir d'institutionnalisation et de fixation du sentiment dans une relation que le romantisme a construit en idéal, passe par l'occultation de certaines odeurs du corps au moyen de la valorisation de parfums. En stabilisant une odeur instable, on cherche à faire durer le plaisir d'être ensemble. L'angoisse envers les odeurs produites par son corps (sur lesquels des recherches sociopsychologiques demeurent à entreprendre) et la fidélité envers un parfum y trouve peut-être ses origines. F. Alberoni remarque que l'on change souvent de parfum en changeant de vie.

On peut modifier son odeur corporelle en la masquant ou en la détournant. Les odeurs du corps sont reléguées, occultées, masquées ou travaillées par un parfum. Le jeu est alors une illusion en «trompe-nez», qui vise à dissimuler et attirer par des réorganisations olfactives. Pour F. Alberoni, les créateurs de parfums possèdent un

savoir qui est d'abord un art érotique reposant sur la connaissance de la psyché et de la métamorphose des odeurs naturelles. Il y aurait ainsi un jeu d'attraction guidé en fonction des ressentis des odeurs et que l'on peut trafiquer pour rendre désirable artificiellement ce qui n'attire pas. Comme l'art culinaire qui rend appétissant et intéressant au goût un produit qui ne plaît pas, l'art du parfumeur se comprend comme une pratique de prestidigitateur ou de simulateur, si ce n'est d'alchimiste ou de sorcier (voir les pratiques d'envoûtement, de philtres, de sorcellerie qui associent l'odeur au sentiment et proposent des remèdes pour ou contre le développement de l'amour, comme cet ancien remède: «Si on met dans le soulier de l'amant l'excrément de l'aimée, il perdra son amour en percevant l'odeur». Sarane Alexandrian (2000) rapporte qu'un acte du Parlement anglais de 1770 stipule que toute femme qui se rendra coupable de séduction par l'utilisation de parfums encourt les peines prévues contre acte de sorcellerie. Contre ce tour de main, cette manipulation comprise comme une tricherie, des volontés rousseauistes d'affirmation de l'authenticité avancent que le désir brut doit se suffire de lui-même. «Nue à nu, la peau d'un homme et celle d'une femme ont suffisamment à se dire, sans avoir besoin qu'un tiers se mêle à la conversation olfactive», écrit en ce sens Gérard Zwang (1967). Par-delà l'hétérosexisme, il y aurait une nature qui dirait le vrai et une culture qui viendrait la troubler et la détourner de son sens originel.

L'odeur, facteur de trouble conceptuel

La dichotomie nature – culture est dans un premier temps comode: il y aurait l'odeur naturelle du corps, opposée à l'odeur artificielle du parfum. Ce clivage ne tient pas dès qu'on l'analyse de près. L'odeur est un des moyens, parmi d'autres, pour remettre en question ce clivage nature – culture, fondateur d'un paradigme sur lequel s'élabore la pensée occidentale. Si certaines odeurs sont

aphrodisiaques et déclenchent le désir, d'autres sont répulsives. Chez l'animal notamment, «l'émission des odeurs agit comme une contribution à la communication, gère des approches et des fuites, incite à des complexités ou à des inimitiés». Et Michel Onfray (1991) de proposer l'idée d'une cartographie des odeurs! Il faut pourtant se garder de sombrer dans le biologisme de J.-D. Vincent (1986), voire dans les travers de la sociobiologie qui interprète tout comportement comme un enchaînement mécanique à partir de quelques données biologiques. Il faut comprendre au contraire en quoi le biologique est fabriqué culturellement (Chaumier, 1995). D'abord du côté du récepteur, le décodage des odeurs résulte d'un apprentissage culturel. L'enfant ne dispose pas à la naissance du sens de l'odorat ni du toucher, ni du reste de la vue, car la myélinisation ne progresse qu'avec les semaines (Serres, 1999). Cela dit suffisamment que la nature se construit en fonction de l'entourage, qui peut ainsi la faire varier culturellement. L'enfant apprend à classer les bonnes et mauvaises odeurs en fonction de classifications sociales (voir les enfants sauvages, décrit par Lucien Malson). Certes on repérera sans doute des catégories olfactives: celles qui répondent à des besoins (rut, nourriture) et celles plus neutres ou orientées (fleurs et merde) La théorie de l'imprégnation montre que les odeurs auxquelles on s'est habitué deviennent agréables. Ainsi les souvenirs des odeurs de l'enfance, même s'il est difficile de recréer l'odeur en imagination: la mémoire étant plus réceptive (une odeur en remémore une autre) que créatrice. Mais surtout l'olfaction n'est pas une sensation stable. Non seulement elle varie d'un individu à l'autre, mais chez un même individu selon les circonstances, les cycles et périodes de vie. Une même odeur n'est pas toujours la même, elle est composée de variations chez celui qui la capte comme au niveau de l'émetteur. Du reste, l'émission elle-même ne se divise pas aussi aisément qu'il n'y paraît entre l'odeur, naturelle et le parfum, artificiel. On sait qu'en fonction de ce que l'on mange, notre odeur varie. Or l'odeur est-elle dans ce cas naturelle ou culturelle? Les toxines libérées par les glandes

sudoripares sont chargées des effluves des mets gastronomiques ingérés. La nature se trouve ainsi culturellement produite. La méthode est même utilisée comme une technique très élaborée de parfum dans certaines civilisations, au regard de laquelle les flacons des parfumeurs font figure d'archaïsme.

En Océanie, où l'art des parfums est des plus élaborés, on sait hiérarchiser les utilisations, pour les usages quotidiens, le charme et les rituels de séduction, les philtres magiques d'envoûtement ou même la médecine. Chez les Naurus (Petit-Skinner, 1992), il existe des parfums secrets, pour conquérir le cœur de l'aimé(e). Ces parfums sont pris en boisson et non plus en lotion, de façon à donner une aura à la personne qui l'utilise. C'est alors par la transpiration que l'on se parfume. L'importance accordée à la peau dans les cultures polynésiennes et micronésiennes conduit à inverser le parfum et à le distiller de l'intérieur. Les parfums consommés émettent par la sueur des senteurs magiques qui captent la personne visée. Cette aura est d'autant plus forte, subtile et sincère, que, venue de l'intérieur, elle est générée par l'organisme même de la personne. Peut-être est-ce là le véritable sens du philtre d'amour. Le stade ultime dans le raffinement du parfum est celui qui se prend en vapeur. Exclusivement réservé aux femmes, du fait de sa technique, il consiste à se placer jambes écartées au-dessus d'un foyer à feu couvert où sont chauffées fleurs et plantes odoriférantes, baignant dans la crème de coco. La personne ainsi postée, le temps nécessaire, absorbe toutes ces vapeurs parfumées par son sexe et en sera intimement pénétrée. Cette utilisation du parfum, plus complexe, parfume plus profondément et engendre une série d'effluves continus. Ces bains de vapeurs parfumées ont du reste d'autres usages, pour les premières menstruations de la jeune fille ou après l'accouchement. Outre l'aspect médical²¹, le but recherché est aussi d'affermir et d'embellir le vagin qui doit être petit, doux et humide. Une grande attention y est portée. Outre le raffinement des techniques du corps, on voit bien en quoi la distinction naturelle est ici inopérante tant le corps est travaillé, formé et

construit culturellement. La culture n'est pas une pièce rapportée, c'est l'organisme lui-même qui la génère. Le paradigme proposé par Edgar Morin (1980/1986) devient alors plus cohérent, dessinant un aller-retour incessant, des auto-constructions récurrentes, entre biologie et sociologie.

Politique de l'ordre sensoriel

La césure entre nature et culture, opérée par une majeure partie de la pensée occidentale, est comode et recoupe en partie la distinction entre d'autres dualismes : monde des sens, du corporel, et de l'hédonisme d'un côté, univers mental et moral de l'austérité, de l'autre ; subjectivité contre objectivité ; holisme et sensualisme contre pensée programmatique et dogmatique. À la base du système, on trouve le rejet du corps, synonyme d'animalité et le postulat d'une humanisation qui s'arrache à sa condition matérielle pour aller vers l'abstraction. Tout ce qui sera susceptible de favoriser un retour en arrière vers la nature et les origines animales sera décrit, et au premier rang l'odorat. Peut-être parce que les animaux se reniflent longuement, l'odorat leur est directement attribué. Inscrit dans le cerveau primitif (reptilien chez Laborit, 1974), l'odorat paraît être le caractère le plus inscrit, le plus profond de la nature, du corps, le moins sujet à civilisation. Michel Onfray (1991) montre en ce sens comment l'olfactif devient un critère de classification des philosophes, entre ceux qui acceptent le corps et ceux qui le rejettent. Aussi pour l'auteur, les défenseurs de l'olfactif sont du côté de ceux qui tolèrent mieux la part animale de l'homme : les sensualistes, les libertins, les matérialistes plutôt que les idéalistes. En dénigrant l'olfaction, on élève l'humanité de l'homme, si l'on peut dire. D'où l'antagonisme affirmé entre olfaction et capacité à conceptualiser.

Buffon décrivait les races ainsi : les plus basses sur l'échelle de l'évolution sont aussi celles qui sentent le plus mauvais. L'olfaction sert au processus de discrimination... que reprendront Gobineau et

tous les racismes. Le nez et le cerveau sont en concurrence... Le nez sert à flairer l'impur, l'odeur (ou la capacité à sentir?) est inversement proportionnel à l'intelligence : même Rousseau écrit que les Indiens reniflent comme des chiens (donc ils sentent moins bon) alors que les Blancs ont perdu leur capacité olfactive (mais ils sentent meilleur). Pour Schopenhauer, la puanteur du Juif est même un code de ralliement pour le peuple élu dispersé... Et l'on pensera aux caricatures qui la symbolisent... L'odeur sera un critère de classification : puanteur des Juifs, senteur des Noirs, miasmes des prostituées²², odeur des pauvres, bien analysé par Alain Corbin (1982). L'odeur de la peau différencie les personnes, mais se trouve aussi un puissant ressort du racisme. Les Blancs sentent la mort pour les Asiatiques : « on est toujours le puant de quelqu'un » (rappelons-nous les sous-entendus des discours sur les mauvaises odeurs proférés par un célèbre homme politique...). En fait, c'est toujours le rejet de l'altérité. Cette défiance à l'égard de l'odorat se retrouve chez ceux-là mêmes qui hiérarchisent les races et se servent justement de l'odeur comme critère de classification sur l'échelle de la plus ou moins grande humanité... « L'homme qui pense ne sent pas, aussi l'homme qui sent ne pense pas », conclut Michel Onfray.

Cette conception s'inscrit dans une tradition philosophique de méfiance envers les sensations sensées êtres génératrices d'illusions, justement du fait de leur instabilité et de leurs caractères subjectifs. Kant fait l'éloge de la vision et réduit l'odeur à être le moins noble des sens. Pour lui, la vue et l'ouïe sont du côté de l'objectif (alors que l'on connaît toutes les illusions d'optique), tandis que le goût et l'odorat sont du côté du subjectif. Chez les philosophes, le parfum n'a pas bonne réputation, il est associé au luxe, à la débauche, à la dépravation, il est signe de corruption et de décadence. S'oppose ainsi une philosophie sensualiste à une autre, rigoriste. Cette prudence est doublée de la phobie de la chair, propre aux religions monothéistes, voire à la haine du corps et des sens, de la jouissance, développée par le judéo-christianisme.

L'opposition avec l'idéal d'un esprit sans corps, d'une vie conceptuelle sans matière conduit à la préférence pour les odeurs de sainteté. Car les puanteurs ressenties ici vont de paire avec les odeurs de délices ressenties ailleurs : les saints ne se décomposent pas et continuent à fleurir bon... « Une senteur délicieuse », « des parfums célestes » sont les expressions couramment utilisées à leur égard : l'odeur traduit la sainteté parce que la puanteur révèle le fond de l'esprit de la personne. Si les saints sentent bon, qu'ils ne se décomposent pas, c'est qu'ils n'ont pas de corps (les gnostiques soutenaient que Jésus ne déféquait pas...). La haine du corps s'accompagne d'une haine pour l'olfaction : c'est un signe révélateur. Les dépréciateurs de l'odorat sont ceux qui affirment une morale rigide : le mépris des odeurs est proportionnel au dégoût pour le corps. Refuser l'odeur, c'est élire la mort, argumente Michel Onfray, car c'est signifier le rejet de la vie pour préférer l'abstraction. Cet héritage de refoulement de la part animale de l'homme est souligné par Freud (1971)²³. Le sens de l'olfaction délaissé par notre culture se paie d'une forme d'oubli de soi. L'odeur est un signe : d'un côté le vouloir-vivre, la valorisation de la jouissance et d'un matérialisme hédoniste, de l'autre l'idéalisation du pur esprit qui est toujours synonyme de castration. D'un côté, une pensée programmatique et dogmatique, de l'autre une pensée polymorphe et libertine...

Pour une philosophie esthétique des sens

Contrairement à la conception de Kant, la matière ne s'arrête pas aux formes qui semblent la contenir. Elle se trouve entourée d'un halo, d'une aura, d'une émanation, d'une influence, dont l'odeur est le signe le plus manifeste et qui conduit à spiritualiser les corps. Michel Onfray rapporte que Diogène Laërce, philosophe grec, estimait que les effluves sont chargés de substances qui tra-duisent la nature des choses. Ainsi, les particules sont pensées en

mouvement et la matière, composée de molécules en agitation, est saisie dans sa dimension énergétique, dynamique, diffuse. Les effluves sont des fragments de matière qui circulent de façon libre dans l'air : ils sont matériels. Dans ce sens, les seules odeurs suffisent à nourrir Démocrite (qui pratique ainsi un spirianisme avant la lettre). Et l'on peut comprendre ainsi l'affirmation de Thalès selon qui « les choses sont pleines de dieux ». Le même mouvement d'un matérialisme spirituel affirme le principe d'unité entre l'esprit et la matière. Les propositions de Wilhelm Reich (1973) sur l'éther seront dans cette lignée (on pensera aussi aux thèses de Jean Charon, 1977).

Les philosophes qui discutent sur les odeurs et leur accordent une importance sont les plus sensuels, les plus réceptifs... mais ils sont rares. L'être au monde, la contemplation, la jouissance de la vie est le domaine des poètes qui parlent beaucoup d'odeurs, contrairement aux philosophes... Seuls Fourier et son système arômal, Feuerbach, Nietzsche... sont des penseurs qui prennent en considération l'olfactif dans leurs théories. Plus sensé que nos cartésiens, l'abbé de Condillac, dans son *Traité des sensations*, remarque que les sens sont nécessaires, indispensables, et que l'activité réflexive se limite à la gestion des informations fournies par les sens. Cette approche inspirera Diderot, qui pense les sens comme des principes de contact de l'individu avec le monde. Ce sera aussi Brillat-Savarin, qui traduira ses principes avec la qualité que l'on sait dans le domaine du goût. « Beaucoup de philosophies se réfèrent à la vue; peu à l'ouïe; moins encore donnent leur confiance au tactile, comme à l'odorat », écrit Michel Serres, qui note aussi que « la sensation inaugure l'intelligence ». À mépriser les sensations, nous risquons de retomber dans l'animalité — en fait dans la monstruosité, ce qui n'est pas la même chose (Serres, 1985). Il est intéressant de noter cette opposition entre la vue et l'odorat, car elle correspond à des perspectives divergentes que partagent également Francesco Alberoni (1987). « L'intérêt que portent les femmes aux crèmes, aux parfums, aux soins du corps et

aux fourrures a un sens érotique avant d'être social ». Attention qui correspond à un érotisme sensible, voire qui permet un autoérotisme, un érotisme féminin que F. Alberoni nomme l'érotisme du toucher, du contact de la peau, des sons, des odeurs, des parfums, des frissons, des étouffés, bref de toutes les dimensions plurielles de la vie sensible... et qu'il oppose à un érotisme masculin visuel et génital, plus balourd, grossier et limitatif. Dimension polymorphe qui s'oppose chez Marcuse (1963) à un érotisme génital, tendu vers un but. Luce Irigaray (1984) décrit également ces orientations duelles. Il est intéressant de noter que les récits érotiques sont ainsi structurés selon l'un ou l'autre pôle, schématisé ici par une prédominance de l'œil ou de l'odeur. Peut-être pourrait-on ainsi opposer mécaniquement une approche masculine où l'œil joue un rôle fondamental (Blanchot, Bataille, Klossowski...) à une approche féminine liée à l'odorat (Cixous, Leclerc...). Bien sûr, il s'agit d'archétypes, de construction culturelle, sans qu'il y ait recouvrement entre le genre et le sexe. Ainsi Fourier se situe clairement dans une érotique plutôt féminine²⁴ alors que Sade est nettement dans l'érotisme masculin. De même, dans le taoïsme, l'érotisme raffiné est une union des souffles (Schipper, 1993). Il s'agit de dépasser l'orgasme génital pour vivre un orgasme global du corps, « de respirer avec les talons », de s'unir avec les sens. Ce que Mikael Dufrenne nomme un « éros cosmique » (1984), une sensualité généralisée, un élan qui érotise le monde (voir aussi Marbeck, 1993).

Érotisme noir ou érotisme rose, l'analyse de ces formes demeure à faire, mais l'importance accordée à l'odeur est, là encore, symptomatique du positionnement vis-à-vis du corps et de la sphère évanescente de la sensualité et de la sexualité.

tous me procurent un plaisir égal, et un plaisir sans égal. L'esthesis ne renvoie-t-elle pas originellement, et étymologiquement, pas à la *sen-sation*...?

4. Ceci se traduit, par exemple, par une grande pauvreté sémantique : il est symptomatique que le mot « sentir » désigne à la fois l'émission et la perception d'odeurs. Et de plus « sentir », euphémisme commode, ne signifie pas naturellement sentir bon, mais au contraire, c'est toujours sentir *fort*, et même sentir mauvais.

Notes du chapitre 1

5. Annick Le Guéner est historienne et philosophe. Elle a publié, entre autres, *Les Pouvoirs de l'odeur*, Odile Jacob, Paris, 1988.
6. J.-P. Sartre, *Baudelaire*, Paris, Gallimard, 1963, p. 221.
7. Pour toute cette partie sur les rapports de l'odorat et de la philosophie, voir, A. Le Guéner, « Le nez des philosophes », in *Les Pouvoirs de l'odeur*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 148-207.
8. André Holley et Patrick MacLeod, « Transduction et codage des informations olfactives », *Journal de physiologie*, 1977, 729.
9. Cf. pour toute cette partie sur les rapports de l'odorat et de la psychanalyse : A. Le Guéner, « Le nez des psychanalystes » in *Les Pouvoirs de l'odeur*, op. cit., p. 197-263 ; « Le nez d'Emma. Histoire de l'odorat dans la psychanalyse » in *Revue Internationale de Psychopathologie*, Paris, PUF, 1996, n° 22 ; « Trois histoires de nez aux origines de la psychanalyse », in *Écriture de la nuit*, Paris, L'Harmattan, 1998.
10. J. Candau, « Mémoire des odeurs et savoir-faire professionnels », in *Odeurs et Parfums*, Paris, CTHS, 1999, p. 185. Dans *Mémoire et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, PUF, 2000, Joël Candau démontre, comme dans ces pages, l'importance des savoirs et savoir-faire olfactifs au sein de nombreuses professions.

Notes du chapitre 2

11. Danièle Malinberg prépare un Doctorat à l'Université de Lausanne, consacré aux relations olfactives mère-enfant. L'auteur tient à remercier le personnel soignant de la clinique des Grangettes de Genève pour son accueil chaleureux, et la chance qui lui a été offerte de cueillir « à chaud » les impressions olfactives de jeunes mamans. Que celles-ci soient aussi remerciées pour leur confiance, et leurs étonnantes confidences.
12. Cette étude utilisait l'odeur provenant des aisselles de la maman et non des seins afin de ne pas favoriser les bébés allaités.
13. Ces résultats proviennent d'un échantillon, dont les jeunes mamans disposant d'une sensibilité olfactive réduite (causée par exemple par un refroidissement) ont été écartées.

Notes du chapitre 3

14. Ce chapitre est le condensé d'un article sur le même thème paru en 2001 in *Primatologie* (volume 4, pages 75-111).
15. Benoît Schaal est directeur du Centre Européen des Sciences du Goût de Dijon, et directeur de recherches au CNRS (Équipe d'Éthologie et de Psychobiologie Sensorielle).

Notes du chapitre 4

16. Serge Chaumier est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Université de Bourgogne, et chercheur au CRCM. Il a publié *La Délitaison amoureuse. De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Armand Colin, 1999.
17. Sur le baiser voir : Carré, 1992 ; Fauche, 1987 ; Gasca, 1991 ; Kaiser, 1999 ; Kierkegaard, 1989 ; Jouet, 1990 ; Machado Pais, 1984 ; Sachs, 1992 ; *Autrement*, n° 169, 1997.
18. Le mot grec *Kameo*, signifie à la fois *aimer* et *baiser*. De là vient peut-être le fait que *baiser* veut dire à la fois faire l'amour et donner un baiser (Sachs, 1992).
19. Voir également Plaute, *Asinaria*, 1^{er} siècle apr. J.-C., pièce qui fait constamment allusion au baiser.
20. Ainsi Sören Kierkegaard fait le projet d'une étude systématique du baiser : « J'ai donc songé à rédiger mes notes dans un ouvrage intitulé *Contribution à la théorie du baiser, dédié à tous les tendres amoureux*. Il est du reste curieux qu'il n'existe pas un seul traité sur la question. [...] Il y en a de toutes sortes : baisers en coup de fouet, baisers sifflants, baisers suçotants, baisers pétaradants, baisers tonitrueux, baisers à pleine bouche, à lèvres pincées, baisers amortis, etc. On peut aussi partir du contact et distinguer le baiser tangeant ou en passant, et le baiser ventouse » *Journal du Séducteur*, cité dans *Érotisme*, (1989). Rosie, dans le film de Stephen Frears, *Sammy et Rosie s'envoient en l'air* (1988), énonce un projet similaire.
21. Cabanis remarque que les enfants et les vieillards sont moins prédisposés à sentir et en conclut qu'ils sont moins capables de ressentir les effets de la nature et de l'amour... À tel point que le médecin rapporte les expériences de soins par les odeurs. Des alambics médicaux distillent des odeurs directement dans le sexe de la femme à traiter. Selon les mouvements de l'utérus qui réagit aux bonnes et mauvaises odeurs, on percevra quelle bonne odeur est capable de déplacer l'organe pour le remettre à sa bonne place. Finalement cette aromathérapie avant la lettre consiste à trouver les bonnes odeurs, susceptibles de soigner (Onfray, 1991). Les odeurs auraient des pouvoirs médicaux : interaction des parfums, senteurs et l'équilibre mental et organique. Voir aussi Philippe Mattheibiau, 1994.
22. Faut-il rappeler ici que l'origine du terme de putain (littéralement celle qui pue, de *putida*, puante), est due au déversement spermatique, supposé pourrir les organes de l'intérieur ? À celle-ci s'opposent les senteurs délicieuses des saintes qui ne se décomposent pas...

23. On remarque souvent la neutralisation des odeurs dans les sociétés occidentales modernes, par contraste avec les sociétés du passé et les sociétés non occidentales (Norbert Elias, 1973). La fonction, le sens et la palette des odeurs ont tendance à diminuer et les capacités olfactives à être moins sollicitées. Les chiens, par exemple, sont sensibles à l'odeur de chaque personne, capables de la reconnaître à son odeur.
24. « C'est principalement de leurs planètes que les soleils aspirent les arômes générateurs du fluide lumineux », écrit Fournier qui parle des tribus d'arômes des planètes.

Notes du chapitre 5

25. Joël Candau est Professeur de sociologie à l'Université de Nice-Sophia-Antipolis. Il appartient au laboratoire d'Anthropologie LAMIC (« Mémoire, Identité et Cognition Sociale »). Il a publié notamment *Mémoire et expérience olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, PUF, 2000.
26. L'ensemble de la recherche a porté sur les professions suivantes : parfumeurs, œnologues, cuisiniers, sommeliers, infirmières, médecins légistes et sapeurs-pompiers.
27. Les propos de nos informateurs sont toujours restitués en italique.
28. Sur ce point, voir Richard Broxton Onians, *Les origines de la pensée européenne*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 306-324.
29. Paul M. Churchland, *Matière et conscience*, Paris, Champ Vallon, 1999, p. 99.
30. Joël Candau, « De la ténacité des souvenirs olfactifs », in *La Recherche*, juillet-août 2001, n° 344.
31. Douglas Hofstadter, Daniel Dennett, *Vues de l'esprit. Fantaisies et réflexions sur l'être et l'âme*, Paris, InterÉditions, 1987, p. 254.
32. E. R. Leach, *L'unité de l'homme et autres essais*, Paris, Gallimard, 1980, p. 35-36.
33. George Lakoff, Mark Johnson, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1985, p. 237.
34. P. M. Churchland, *op. cit.*, p. 17 et 19.
35. Gottlob Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Le Seuil, 1971, p. 106.
36. Sandra Laugier-Rabate, *L'anthropologie logique de Quine. L'apprentissage de l'objet*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1992, p. 68-69.
37. Quine, *Word and Object*, p. 7, cité in S. Laugier-Rabate, *op. cit.*, p. 68.
38. Quine, *op. cit.*, p. 8, cité in S. Laugier-Rabate, *op. cit.*, p. 68.
39. Edmond Roudnitska, *Le parfum*, Paris, PUF, 1980, p. 35.

Notes du chapitre 6

40. David Le Breton est Professeur de sociologie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg. Il est l'auteur, notamment, de *Les Passions ordinaires. Anthro-*

pologie des émotions (Armand Colin), *L'Adieu au corps* (Métailié), *Anthropologie du corps et modernité* (PUF), *Du silence* (Métailié).

41. Buffon, *Histoire naturelle générale et particulière*, Paris, 1803, T.3, p. 299 et 306.
42. J.-B. Virey, *Histoire naturelle du genre humain*, Bruxelles, 1826, T.2, p. 110.
43. L. Figuiet, *Les races humaines*, Paris, 1880, p. 553.
44. A. Hovelacque, *Les nègres de l'Afrique sub-équatoriale*, Paris, 1889, p. 248.
45. W. Faulkner, *L'Irurus*, Paris, coll. « Folio, 1973 », p. 19-20.
46. B. Gibbons, « The intimate sense of smell », *National Geographic*, n° 170, 1986, p. 348-349.
47. A. Toynebee, *A study of history*, T.1, 1935, p. 231.
48. B. Borelli, « A l'Ouest sommes nous tous des pue-le-beurre », *Autrement*, Odeurs. L'essence d'un sens, n° 92, 1987.
49. J.-B. Virey, *op. cit.*, T.2, p. 111.
50. Maunice Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, Flammarion, 1950, p. 66.
51. L'intériorisation de la violence symbolique du jugement dépréciatif de l'autre amène certains Noirs à recourir aux parfums, prenant ingénument à la lettre l'idée de leur désagréable odeur corporelle : « Ce parfum est un moyen d'échapper à la mauvaise odeur stigmatisée, dont le Noir sait qu'elle est l'un des griefs des Blancs à leur égard » (Dollard, 1957, 381).

Notes du chapitre 7

52. Paul Rasse est Professeur en sciences de l'information et de la communication – Codirecteur du LAMIC (Laboratoire d'anthropologie « mémoire, identité, cognition sociale et communication ») – Université de Nice Sophia-Antipolis.
53. L'étude récente des momies de Toutankhamon et de Ramsès II, menée dans les laboratoires du Muséum (Paris), nous apprend que les cadavres éviscérés, décérébrés et desséchés étaient lavés avec du vin de palme mêlé d'épices, assouplis à l'aide de divers onguents, pommadés, bourrés d'aromates, entourés de bandelettes enduites de résines parfumées, revêtus de tissus et d'emplâtre, fardés, avant d'être couchés dans un sarcophage à côté de leurs entrailles conservées dans un mélange de résine, de baume et d'asphalte. Dans les tombeaux étaient disposés de nombreux flacons d'albâtre, de granite, de brèches, de diorite et de verre garnis d'huiles canoniques, ou d'onguents sacrés. Cf. *La momie de Ramsès II*, contribution scientifique à l'égyptologie, Éd. la recherche sur les civilisations, Muséum d'histoire naturelle, Paris 1985.
54. Caubet Annie, « Aromates et cultes divins : L'encens et la myrrhe », in *3 000 ans de la parfumerie*, p. 28.
55. Faure Paul, *Parfums et aromates de l'antiquité*, Fayard, 1991, p. 236.